

Le colonialisme, une histoire de la domination sexuelle

Propos recueillis par Stéphanie Arc

L'ouvrage collectif *Sexe, race & colonies* met au jour les rapports entre sexualité, domination et colonisation à travers l'analyse de six siècles d'images. Pascal Blanchard et Gilles Boëtsch, deux des codirecteurs de ce livre-phare, nous en expliquent la conception.

▼ Couverture du magazine *Spicy Adventure Stories* [États-Unis], 1937. © Coll. part.





Avec ses 538 pages et 1 200 illustrations, *Sexe, race & colonies* est une somme inédite sur l'histoire de la domination sexuelle en contexte colonial et postcolonial. Quelles sont les spécificités de votre approche ?

Pascal Blanchard¹ : On ne peut comprendre ce qu'est la domination sexuelle coloniale si on ne la saisit pas dans toute son ampleur, historique, géographique et iconographique. C'est pourquoi nous avons fait appel à une centaine d'historiens, d'anthropologues, de politologues, dans plus de trente pays, pour traiter des rapports complexes qu'ont eus les cinq continents avec l'esclavage, la colonisation et/ou l'impérialisme, et le postcolonialisme. Outre les empires coloniaux européens (britannique, allemand, belge, français, portugais, espagnol...) et, bien sûr, les pays colonisés, il nous a paru primordial d'intégrer à cette histoire les pays oubliés jusque-là. C'est le cas de l'empire japonais, dont le modèle de domination sexuelle sur les femmes asiatiques et

européennes a été le même que celui des empires coloniaux européens, voire plus violent et plus démesuré durant la première moitié du XX^e siècle, de la conquête de la Corée à celle de la Chine, puis à celle du Sud-Est asiatique. C'est aussi le cas des États-Unis, puissance esclavagiste et ségrégationniste s'il en fut. Après avoir colonisé les terres amérindiennes au détriment des populations autochtones entre les XVII^e et XIX^e siècles, les États-Unis ont aussi procédé à l'annexion de territoires comme Porto Rico ou Hawaï, puis des Philippines en 1898, mis sous tutelle Cuba et Haïti où leurs troupes militaires étaient en stationnement, et ils ont « installé », durant la Guerre froide notamment, des GI dans toute l'Asie et l'Amérique du Sud. Cette présence les inscrit pleinement dans notre sujet.

Gilles Boëtsch² : Nous avons adopté dans le livre une double approche, complémentaire. D'une part, nous avons analysé au long cours les



► Le mythe de la femme du Sud-Est asiatique est inventé au tournant du XX^e siècle et diffusé par les clichés de photographes de renom, ici celui de Georges Victor Planté, *Une bayadère annamite* (Saïgon, Vietnam, 1908-1912). © Groupe de recherche Achac/coll. part.

▼ *Comble nègre. Culotte sa pipe au lieu de se culotter soi-même* (Philippeville, Algérie), carte postale éditée par V. Mattarèse en 1906. © Collection Olivier Auger

dynamiques de la domination sexuelle coloniale, car ses mécanismes se sont mis en place du XV^e siècle à nos jours. D'autre part, nous avons tenu à mettre en lumière, dans plus d'une centaine d'encadrés, certains sujets ou terrains particuliers (un lieu, une œuvre, etc.). L'un de ces focus, écrit par l'historienne Christelle Taraud, codirectrice de l'ouvrage, montre par exemple comment le film *Angélique et le Sultan*, sorti en France en 1967, a contribué à créer et à véhiculer un portrait stéréotypé de « l'Arabe », homme fanatique, cruel, cupide, aux pulsions sexuelles insatiables. Bien qu'ils puissent paraître parfois éloignés de notre problématique, ces terrains participent des mêmes mécanismes. Cette approche multifacette nous a semblé nécessaire afin de pouvoir comprendre les diverses façons dont se sont enchevêtrées sexualité, domination et colonisation au cours de six siècles de pratiques et de représentations.

1 Un « bordel militaire de campagne » ou BMC, à Saïgon au Vietnam, photographie, tirée sur support carte postale, en 1947.
© Collection Olivier Augier

Autre particularité majeure, justement, votre ouvrage met l'accent sur l'importance des représentations dans ces phénomènes de domination...

G. B. : L'image est en effet au cœur de ce travail, c'est même avec elle que nous avons commencé il y a quatre ans ! Avant d'écrire ou de proposer les textes aux chercheurs, nous avons travaillé sur 70 000 supports issus de plus de 300 collections publiques et privées, qu'il s'agisse de gravures, peintures, photographies, cartes postales, dessins, sculptures, affiches, couvertures de magazines, films de cinéma ou de télévision, mais aussi romans, chansons, objets du quotidien et sites web. Et nous avons retenu au total 1 200 images pour bâtir le livre. Qu'il s'agisse d'une carte de navigation illustrée de l'*Atlas Miller* (1519), où les Indiens, nus et couverts de plumes, se livrent au cannibalisme, du *Portrait d'une jeune femme noire* apprêtée, peint par Liotard en 1745, ou d'une carte postale érotique française montrant en 1927 une « Mauresque aux seins nus » dans les rues du Caire, ces images manifestent explicitement la manière dont les pays colonisateurs et dominants ont inventé ou réinventé leur « Autre ». Quel que soit le support en question, ces représentations mettent en scène des corps exotiques qui suscitent des sentiments mêlés chez les populations des empires coloniaux : fascination, désir, peur, convoitise, violence, etc.

P. B. : Ces représentations, notamment iconographiques, qui étaient données des populations colonisées, ont joué un rôle considérable dans la domination sexuelle coloniale. Elles sont une « machine à fantasmes » absolue : elles donnaient à celles et ceux qui restaient en métropole l'image d'un paradis perdu, et les motivaient même parfois à partir aux colonies. Ce phénomène s'est

accentué avec l'invention de la photographie, puis le développement de la carte postale et du cinéma qui ont fait entrer le monde dans la « civilisation des images ». Ces représentations ont alors irrigué massivement les cultures des métropoles coloniales et celles des espaces colonisés. Elles ont formaté les esprits. Le fait de partir de ces images dans notre travail permet donc de comprendre cette histoire à deux niveaux : à la fois ce qui a été montré ou caché du réel des colonies ; et comment on a fabriqué l'un des plus grands fantasmes mondiaux. À côté de l'histoire de la colonisation, ce livre raconte aussi une histoire de l'imaginaire colonial.

Nombre d'images qui sont montrées dans l'ouvrage s'avèrent choquantes. Que répondez-vous aux critiques qui ont suivi la publication ?

G. B. : En effet, ces images sont très choquantes et violentes. C'est en les voyant que l'on comprend la violence de la situation de domination coloniale dans les Empires. À la différence de ce que disent ceux qui n'ont pas lu le livre, elles sont accompagnées de légendes, de commentaires et d'explications. Le cœur même de l'ouvrage consiste à expliquer cette violence. La photographie est ce qui dérange le plus, car elle montre un « presque réel ». Le livre de James Allen, *Without sanctuary, lynching photography in America*, publié en 2000, dont les photographies ont été exposées à Arles en 2009, montrait des images de lynchages d'une violence absolue. Mais après leur édition, qui a fait débat, plus personne ne pouvait prétendre que ces crimes n'avaient pas existé. Cette question peut (et doit) aussi faire débat, car elle touche à l'intime.

P. B. : La force de ces images est de nous faire voir une réalité de ces pratiques inhumaines et sexuelles comme personne ne l'avait vue



jusqu'alors. Oui, cela a existé, cela a été diffusé. Oui, elles sont terribles. Mais il est nécessaire de mener à bien un travail de déconstruction pour sortir d'une vision tronquée ou parcellaire du passé colonial.

Certaines de ces critiques portent plus précisément sur le fait d'avoir reproduit ces images dans un « beau livre »...

G. B. : Nous avons tenu à rassembler dans ces pages des tableaux, des sculptures, des gravures, des œuvres d'art contemporaines, ainsi que des cartes postales, des dessins de presse, des couvertures de magazines et des photographies. Il nous paraissait essentiel que ces documents soient vus dans leur unité, aussi bien iconographique que graphique. Aussi négatifs soient-ils, il est important qu'ils ne soient pas reproduits en noir en blanc, ni de manière anecdotique, marginale ou réduite. Car c'est cela qui fait prendre conscience de leur puissance. Un livre d'histoire grand

format permet, en réunissant des documents et des textes, de mettre au jour des séries et des ensembles d'occurrences.

P. B. : Ceux qui emploient le terme « beau livre » de façon négative signifient que ce ne serait pas un livre d'histoire ou qu'il y aurait une volonté de valorisation des images. La question est piégée dans la mesure où l'objet même devient un interdit. Cela renvoie au débat sur Facebook et les réseaux sociaux à propos des représentations de nus dans l'art, qui sont souvent supprimées sur certains de ces réseaux. L'usage de cette censure revient à ne plus pouvoir dire le vrai au moment où nous commençons à décoloniser les images. Mais un livre de ce genre permet aussi de donner à voir ce qui était jusqu'alors caché. Ce qui dérange justement, c'est que ces images sont désormais visibles. Car nous sommes encore en débat sur leur statut et la manière de les inscrire dans l'histoire de la domination des colonisateurs sur

▼ Femmes kabyles, carte postale, éditée par Photochrome A.D.I.A (Nice, France), sans date.
© Groupe de recherche Achac

▲ Le quartier de Bousbir, au Maroc, construit en 1922 comptait jusqu'à neuf cents prostituées. Carte postale éditée par Photo Flandrin, 1930.
© Collection Gilles Boëtsch

les colonisés, des hommes sur les femmes. Dans ce débat, la raison ne doit pas laisser la place à l'émotion ou la mauvaise conscience. Si nous adoptons cette grille de lecture, les sciences humaines risquent de devenir des sciences morales et elles valideront un jour ce qui peut être dit ou montré.

Pourquoi avez-vous abordé l'histoire de la colonisation par la question du corps, et en l'occurrence du sexe ?

G. B. : La colonisation commence toujours par la confrontation de deux corps, celui des Européens et celui de l'Autre, « exotique », différent : en Amérique, c'est la rencontre avec les « sauvages » amérindiens, au XV^e siècle ; en Afrique, dès la fin du XIV^e siècle, avec les esclaves noirs, que les Portugais ramènent captifs dans leur pays³. Appropriation d'un territoire, la colonisation passe aussi par la domination du corps de l'Autre. Le sexe est l'un des moyens de cette domination. C'est d'ailleurs le principal invariant qui sous-tend toutes les formes de relations entre colons/colonisés ou maître/esclaves : il n'est pas ici question de sexe pour le plaisir sexuel, mais bien de sexe comme pouvoir. Nous pouvons en citer un très grand nombre d'exemples : comme l'explique Dominic Thomas, codirecteur du livre, les conquistadores, menés par Cortez et Pizarro durant la seconde moitié du XVI^e siècle, tuent très souvent les hommes indigènes, afin de s'emparer des Amérindiennes. Ces femmes étaient aussi échangées ou offertes en guise d'esclaves par les Amérindiens eux-mêmes, ou utilisées, dans le cadre d'unions, pour consolider des alliances stratégiques. Et dans les sociétés esclavagistes (plantations au Brésil, aux Antilles françaises et anglaises, au sud des États-Unis, etc.), les maîtres considéraient qu'ils avaient tous les droits sur

les corps des esclaves. Certes les contextes démographique et d'emploi impliquent des modes de relations sexuelles variés, plus ou moins violents, mais ils sont toujours coercitifs : du viol au concubinage forcé, que les femmes esclaves acceptaient dans l'espoir d'améliorer leur sort. L'obligation d'avoir des « relations sexuelles » avec le maître est ainsi l'une des premières caractéristiques de l'esclavage. Que dire de ces innombrables lieux de prostitution, réservés aux colons blancs ou aux soldats des armées française (en Indochine ou en Algérie) et américaine (aux Philippines ou à Storyville, à La Nouvelle-Orléans) ? Je citerai enfin le viol des femmes durant les guerres d'indépendance, dans tous les empires, qui s'est généralisé entre 1945 et 1970.

P. B. : La colonie est le territoire même de la domination sexuelle. Les maîtres et/ou colonisateurs se permettent avec les esclaves ou les populations colonisées ce qui leur est interdit par les mœurs et les lois de leur propre pays. Ils « légitiment » leurs comportements avec ces Autres par les fantasmes qu'ils projettent sur eux : ces femmes, prétendument plus proches de l'animal que de l'humain, de la nature que de la culture, sont à la fois symbole d'innocence et de dépravations multiples. Faciles, lascives, lubriques et forcément insatiables, en miroir de l'épouse blanche idéale, qui, elle, est réduite à une sexualité reproductive. C'est la mûlatresse qui attendrait le maître, la petite Congaï qui s'offrirait au colon blanc ou la « Mauresque aux seins nus » qui attiserait l'appétit sexuel du Blanc. Ces images s'appuient en retour sur les pratiques qui viennent d'être mentionnées. La sexualité aux colonies n'est bridée par aucun tabou, y compris celui de l'enfance (citons l'exemple du peintre Gauguin en Polynésie).



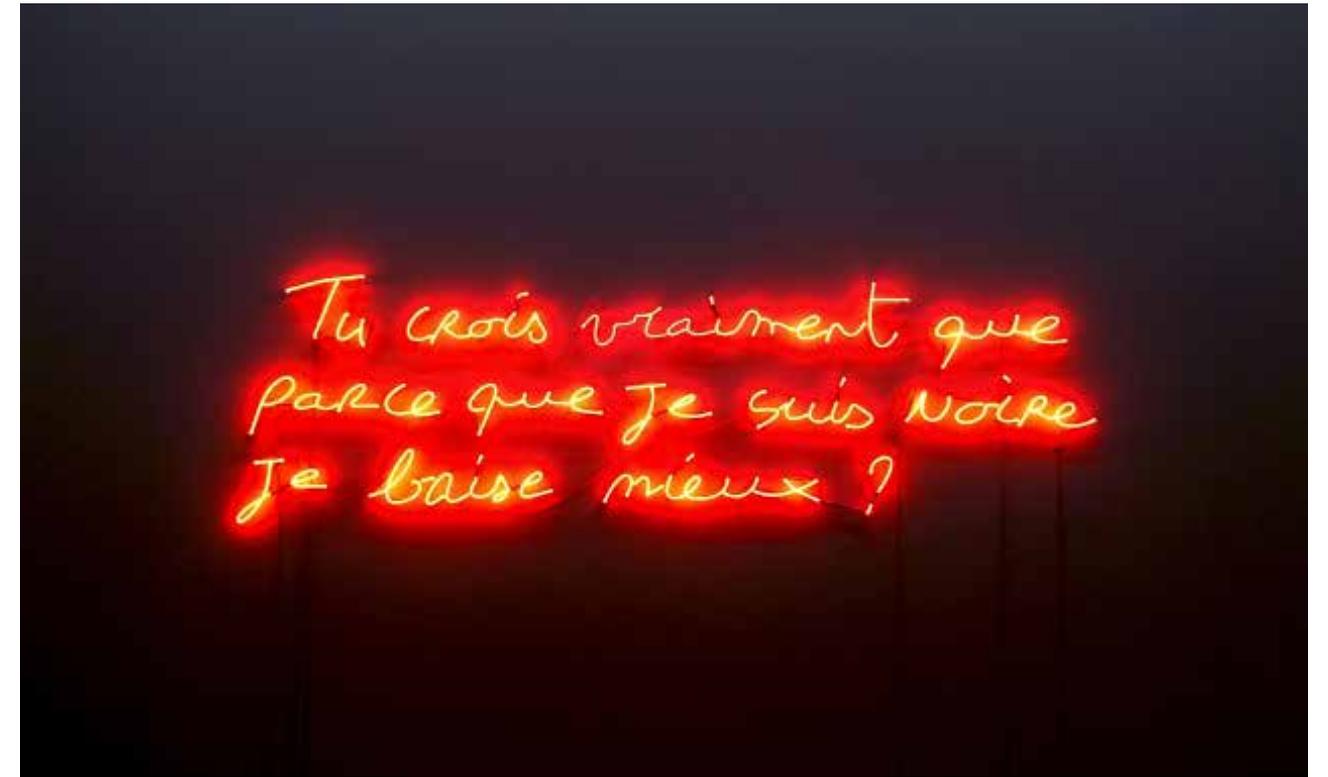


Quelles sont les étapes principales de cette histoire ?

G. B. : Nous avons distingué quatre périodes majeures, bornées par un événement qui entraîne un mouvement de bascule : la première, qui court de 1420 aux années 1830, est une période de « fascinations ». En parallèle des violences faites aux esclaves, et de l'interdit du métissage, s'expriment des sentiments d'admiration pour la beauté de ces corps. En témoignent les tableaux représentant des serviteurs richement vêtus, preuve du statut social du maître. C'est le moment de la « rencontre ». Elle n'exclut pas la domination, mais le premier moteur n'est pas la violence, parce qu'à cette époque, la race ne prime pas encore sur l'attrance. Et pour cause : le concept de « race » n'a pas encore été inventé...

P. B. : Au début du XIX^e siècle, s'ouvre une ère de mise au pas systématique des corps (contrôle, surveillance et punition), qui dure jusqu'en 1920.

Cette période est liée à l'arrivée des « femmes blanches » aux colonies : jusqu'alors, nombre de Blancs vivent avec une, ou plusieurs, indigènes dans une sorte de « concubinage sexuel » proche de l'esclavage, comme les colons français en Sénégambie⁴ avec les signares. Alors que les « femmes blanches » sont envoyées aux colonies à des fins de peuplement, les indigènes sont reléguées à la prostitution stricto sensu, dans des lieux dédiés et strictement contrôlés (hygiène, tarifs en fonction de la couleur de peau, etc.). Parallèlement, le discours sur la race s'affirme, et les empires s'inquiètent du métissage. L'identité de l'Autre se résume à la couleur de sa peau et à ses pratiques sexuelles. Contrôler celles-ci, c'est contrôler la « race », et donc maintenir l'ordre colonial. La fascination première pour les corps exotiques est cannibalisée par la peur. Les colons, qui attribuent aux hommes indigènes une supériorité sexuelle fantasmagique, craignent qu'ils ne séduisent leurs femmes ou qu'ils ne les violent



► Libreville. Femme Pahouine (Gabon), carte postale de F. Guillod, éditée par P. & G., 1913. © Collection Olivier Auger

▼ *Tu crois vraiment que parce que je suis noire je baise mieux ?*, néons, 2015. Cette installation contemporaine de Valérie Oka (Côte d'Ivoire) s'attache à déconstruire les clichés colonialistes. © Valérie Oka.

en cas de révolte. Ils rabaissent donc ces hommes en leur retirant la paternité de leurs enfants, qui sont la propriété du maître, ou en les féminisant : en Indochine ou dans les Indes britanniques, les boys sont ultra-féminisés dans les images et dans les imaginaires. Autre exemple, aux États-Unis, où le lynchage des Noirs est pratiqué jusqu'en 1957, la grande majorité des hommes qui sont lynchés sont aussi émasculés.

Cette histoire coloniale est donc une histoire de la « construction de la race » ?

G. B. : Absolument. La domination sexuelle s'est, aux colonies, appuyée sur des systèmes ségrégationnistes, qu'ils soient légaux ou sociaux. Alors que la « race » est inventée comme objet scientifique et social autour de 1850 par l'anthropologie française (les théories de Broca, entre autres), suivie par les Anglais et les Allemands⁵, elle constitue le cœur de l'organisation de l'ordre sexuel. Le pouvoir des colons sur les corps

▲ Dans *Who needs bananas?*, l'artiste soudanais Hassan Musa détourne une image iconique de Joséphine Baker (encre sur textile, 2001).
© Hassan Musa

colonisés se fait au nom de la supériorité raciale. Jusqu'aux années 1960, le principe est simple : tout homme blanc peut posséder n'importe quelle femme de couleur.

P. B. : Remplaçant la hiérarchie de classe, la « race » devient une nouvelle grille de lecture du monde sur laquelle s'intègre la grille du genre, et la hiérarchie homme-femme : aux colonies, le plus petit des Blancs, sur l'échelle sociale, sera toujours plus grand que n'importe quel colonisé. Dans une société non métissée, le social et le genre dominant, mais dans l'espace interracial, le social s'efface derrière le racial.

Que s'est-il passé ensuite ?

P. B. : La Première Guerre mondiale constitue un tournant dans cette histoire, en raison de l'arrivée des troupes coloniales en Europe, notamment en France : tirailleurs sénégalais, spahis algériens, goumiers marocains, 200 000 GI noirs, travailleurs chinois, 140 000 travailleurs et soldats des Indes... Tous les systèmes que les empires coloniaux ou les pays ségrégationnistes ont mis en place depuis quatre siècles pour contrôler les corps (comme les lois Jim Crow aux États-Unis) vont alors exploser. C'est aussi à cette époque que l'exotisme devient spectacle en Europe, aux États-Unis et au Japon, avec le développement des expositions coloniales, les pavillons des expositions universelles et les exhibitions ethniques. Le phénomène des zoos humains⁶ connaît son apogée. Au total, des milliers de personnes « exotiques » sont exhibées. La pornographie coloniale explose également avec la massification de la production des images (photographie, carte postale, cinéma). Le spectacle exotique va faire fureur dans les cabarets durant l'entre-deux-guerres. *La Revue nègre*, spectacle présenté en 1925 au Théâtre des Champs-Élysées,

est un triomphe et une rupture : pour la première fois, une Noire, Joséphine Baker, devient une star et impose la corporéité et la motricité « nègre » comme une référence à l'intérieur d'une métropole et dans le milieu artistique. Dans ses spectacles, en surjouant un érotisme exotique, elle se réapproprie aussi les stéréotypes pour les subvertir. Ce faisant, elle passe du statut d'objet à celui de sujet. La grande révolution est là : Joséphine Baker a un nom et un prénom et elle parle en son nom propre.

G. B. : Après la Seconde Guerre mondiale, autre tournant majeur, les guerres d'indépendance (Indochine, Algérie...) sont le théâtre de violences sexuelles innombrables, aggravées par le mépris de la personne colonisée, inégalitaire sur les plans des droits politiques, sociaux et juridiques. Parallèlement, on voit apparaître dans les médias et la société de plus en plus de couples métisses (chefs d'État africains, joueurs de football, monde de la culture et de la musique). En moins de trente ans, on assiste à une révolution : dans les années 1970-1980, on sort de la domination coloniale des corps et de la domination sexuelle homme-femme. Désormais, dans l'univers de la publicité ou de la mode, les identités métisses deviennent une norme, presque une référence esthétique. Un grand nombre d'artistes, hommes et femmes, créateurs, plasticiens, dramaturges, metteurs en scène, performeurs, chorégraphes, danseurs, photographes, vidéastes, originaires d'Afrique, d'Orient, d'Europe, des Amériques, d'Asie... vont s'atteler à casser les images et les schémas de pensée du passé.

La domination sexuelle coloniale a pourtant laissé des traces...

P. B. : De toute évidence, oui. Cette histoire conditionne encore les relations entre les populations



occidentales du Nord et celles des ex-colonisées du Sud. Certes, l'ordre du monde a changé : on en a fini avec l'idée que « l'homme blanc » aurait un droit inné de posséder n'importe quelle « femme de couleur », ce qu'il pouvait très bien faire dans les colonies dans les années 1930. Mais les violences ont pris d'autres types d'espaces. Nombre de situations actuelles sont en effet un héritage de la domination coloniale. C'est le cas du tourisme sexuel dans bon nombre d'anciens territoires colonisés, au Sénégal, au Maroc, à Saint-Domingue ou en Thaïlande, pour ne citer que ces pays, de la part des hommes comme des femmes occidentaux, homosexuels comme hétérosexuels. On ne peut comprendre la situation actuelle de ces pays si l'on ne connaît pas ce passé.

G. B. : Au-delà des faits, les imaginaires sexuels coloniaux ont façonné les mentalités des sociétés occidentales et conditionné celles des dominé.e.s. Les représentations stéréotypées des personnes racisées (telles que « plus la couleur de peau de la personne est foncée, plus sa sexualité est "libérée" ») sont intégrées comme naturelles. Elles font le lit des discriminations et du racisme, et c'est pourquoi il est primordial de les analyser et de les déconstruire. 1

À lire *Sexe, race & colonies – La Domination des corps du XV^e siècle à nos jours*, collectif, Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Gilles Boëtsch, Christelle Taraud et Dominic Thomas (dir.), éd. La Découverte, 2018.



[1] Pascal Blanchard est historien, chercheur au Laboratoire communication et politique (intégré à l'Irisso) et codirecteur du groupe de recherche Achac (colonisation, immigration, postcolonialisme).

[2] Directeur de recherche au CNRS, anthropobiologiste, Gilles Boëtsch dirige l'unité mixte internationale Environnement, santé, sociétés (unité CNRS/USTTB (Mali)/CNRST (Burkina Faso)/UCAD (Sénégal)/UGB (Sénégal)).

[3] Vers 1 500, selon plusieurs sources, 10 % de la population lisboète est noire.

[4] La Sénégalie désigne la partie de l'Afrique occidentale réunissant le Sénégal et la Gambie. En décembre 1981, ces deux États signent un traité créant une Confédération de Sénégalie. Entrée en vigueur en février 1982, elle est suspendue en 1989 à l'initiative du Sénégal.

[5] Elle est fondée sur cinq critères : la couleur de peau, la forme et la couleur des cheveux, la couleur des yeux, la forme du nez et la stature puis, plus tard, la taille du crâne (indice céphalique).

[6] Le phénomène des zoos humains, initié dès la fin du XV^e siècle, est relancé au début du XIX^e siècle avec l'exhibition de la « Vénus hottentote ».

Portfolio

Mémoires de glace

Constituer une banque mondiale d'archives glaciaires stockées en Antarctique : c'est l'objectif un peu fou du programme Ice Memory, lancé en 2015 à l'initiative des glaciologues Jérôme Chappellaz et Patrick Ginot. Il faut faire vite : partout sur la planète, les glaciers fondent sous l'effet du réchauffement climatique, emportant avec eux de précieuses informations sur les climats du passé. Zoom sur les missions déjà réalisées dans le massif du Mont-Blanc, en Bolivie et en Russie.